Relecture spirituelle

Lourdes 31 mars 2025

330 000 personnes victimes… ce 5 octobre 2021 le tsunami déferle sur la centaine de personnes rassemblées pour entendre le rapport de la CIASE, et plus largement sur l'Eglise qui est en France. Sidération, colère, accablement, mais aussi pour certains déni, refus d'entendre l'ampleur du désastre…

330 000 personnes victimes de ceux qui auraient dû être pour elles des éveilleurs de la foi, des éducateurs, des protecteurs. 330 000 personnes victimes, dont certaines n'ont pu vivre avec ce mal subi qui a envahi et détruit nos vies, et qui ont choisi de partir, mais aussi ceux que la maladie, conséquence de leurs agressions, a emporté si tôt. Je voudrais ici faire mémoire de s Elia, sr de Saint Jean, décédée il y a quelques semaines et qui a tant souffert.

Chacune de ces personnes est présente aujourd'hui au moment de vous proposer une relecture de ces dernières années. Sont présentes aussi celles et ceux qui ont été ou sont encore victimes majeures, dans les congrégations religieuses, au séminaire, dans la vie paroissiale ou dans l'accompagnement spirituel, mais aussi tous ces enfants et ces jeunes qui vivent cet enfer dans leurs familles, à l'école, ou dans les associations diverses. Chaque année 160 000 mineurs sont victimes de violences sexuelles, 318 par jour, 10 % de la population adulte dans notre pays dit avoir été victimes dans leur minorité. Ne l'oublions jamais quand le dimanche à la messe se réunissent nos communautés.

Cette relecture est une parole personnelle. Je ne parle qu'en mon nom. De très nombreuses personnes victimes ne veulent plus entendre parler de l'Église, des évêques, des prêtres. Combien je les comprends après ce qu'elles ont subi. Mon chemin n'est pas le même, peut-être parce qu'il y a bien longtemps, un soir autour du feu j'ai promis de servir le Christ sans compter et qu'au bord de la route un moine m'a tendu la main et a été depuis plus de 50 ans un fidèle soutien dans les moments de détresse. Mon histoire est donc singulière comme toutes les histoires de vie des personnes victimes.

Il y a 6 ans, lorsque je suis allée rencontrer la cellule d'écoute du diocèse, après plus de 50 ans de silence mais non d'oubli, pour confirmer la parole de deux autres victimes du même agresseur -nous avions 14 ans et demi, 15 ans-, je ne me doutais pas du chemin sur lequel je m'engageais.

En premier lieu, je me suis retrouvée au bord d'un gouffre immense qui s'ouvrait devant moi : par la mise au jour du nombre de personnes victimes de ministres ordonnés dans tous les pays du monde, je prenais conscience que je n'avais pas croisé la route d'une brebis galeuse mais que le scandale et le mal était immense. Plus encore, j'ai découvert que l'Église (dans laquelle j'ai exercé quasiment toute ma carrière professionnelle), savait, des évêques, des vicaires généraux, des prêtres, des communautés, des parents, des magistrats, savaient et n'ont rien fait…, ils ont ignoré, déplacé, couvert, ordonné des séminaristes pédocriminels, maltraité celles et ceux qui osaient parler, et par leur inaction ont laissé des enfants aux mains des pires agresseurs.

Comment cette Église « signe et moyen de l'union intime avec Dieu »[1] a-t-elle pu faire le contraire de ce pourquoi elle est instituée ? Au lieu de nous faire naitre à la vie en Christ, elle nous a apporté

[1] *Lumen Gentium* 1

la mort, elle a brisé la confiance des plus petits et des plus fragiles, elle nous a engendré comme des membres souffrants…

Alors comme d'autres, et avec d'autres, j'ai pris la parole, pour que « la vérité nous rende libre », pour que plus jamais de tels crimes ne puissent être commis, pour qu'on n'oublie pas nos histoires singulières, les souffrances que nous avons traversées et que nous traversons encore, pour partager ce savoir expérientiel dont je me serai bien passée, pour que d'autres puissent sortir de ce silence mortifère qui les emprisonne depuis si longtemps.

Mais prendre la parole a un coût parfois bien lourd. Devenir témoin et témoin-acteur ne s'opère pas d'un simple coup de baguette magique sans conséquence.

- C'est d'abord s'exposer à la vue de tous, accepter le regard, parfois les mots pas toujours ajustés de ceux que l'on connaissait et qui découvrent votre histoire, « mais toi aussi ? ».

- C'est vivre au quotidien cette honte de ne pas avoir dit non, ce sentiment d'être coupable parce que c'est bien connu, ce sont les adolescentes qui séduisent les prêtres…

- C'est tenter de faire comprendre dans des groupes de travail combien nous sommes blessés et heurtés quand on nous parle d'un geste financier alors que nous demandons la justice.

- C'est entrer en dialogue, parfois rude et désespérant, avec les évêques pour aider à la prise de conscience de ce que nous avons subi, des manquements des responsables et mettre en œuvre les changements nécessaires.

- C'est pleurer quand la responsabilité institutionnelle de l'Église, le caractère systémique des violences sexuelles et la nécessité de la réparation sont enfin reconnues officiellement.

- C'est se réjouir de la transformation physique qui s'est opéré chez une personne victime à l'issue de son chemin de reconnaissance et de réparation avec l'INIRR.

- C'est écouter presque chaque jour des histoires plus terribles les unes que les autres et en perdre parfois le sommeil.

- C'est être en colère quand on découvre dans une congrégation religieuse que les 40 sœurs exclaustrées sont des victimes d'abus spirituels et de violences sexuelles commises par les prêtres de la congrégation.

- C'est à chaque nouvelle affaire mesurer l'horreur de ce que l'on a fait subir à des personnes vulnérables, toucher le mal absolu et revivre son propre traumatisme.

- C'est prendre conscience que je ne sais plus faire confiance, et lutter contre le soupçon permanent qui m'envahi à l'encontre d'un prêtre qui célèbre au point, parfois, de ne plus pouvoir vivre l'eucharistie dominicale….

- C'est résister à l'injonction au pardon qui nous est faite directement ou indirectement, alors que personne ne m'a demandé pardon et que pire on m'a demandé de me confesser lorsque j'ai parlé il y a 40 ans…

- C’est bien souvent être habité par la colère devant l’inertie, les scénarios qui se répètent, les mécanismes de protection des auteurs, le déni, les non prises de décisions, les absences de signalement à la justice, les hésitations et les pas en arrière …

- C’est entrer dans un chemin de réparation par la recherche théologique pour comprendre comment on en est arrivé là, grâce aussi au travail en synodalité avec les membres des groupes post CIASE de la CORREF et de la CEF.

- C’est rendre grâce pour cette personne de la cellule d’écoute, pour les membres de la Commission Sauvé, pour ceux et celles, laïcs, religieuses, religieux, prêtres et évêques qui ont su écouter avec le cœur, qui ont eu les mots justes, les mots qui relèvent, les mots qui prennent soin.

- C’est porter la souffrance d’une vie spirituelle profondément atteinte.

- C’est tenir bon, malgré tout, à la suite du Christ…

Je voudrais ici vous partager ces mots du grand théologien Jean-Baptiste Metz, dans son livre *Mémoria passionnis :*

> *Que se passe-t-il quand s’écroulent ces rêves qui justifiaient jusque-là votre confiance dans le monde, quand un choc vient soudain lézarder une vie jusqu'alors bien réglée ? Qu’en est-il lorsque la foi ne peut plus s'appuyer sur la confiance dont l'accroissement semblait si naturel ? […] Et quoi, quand on ne peut même pas raconter ce qui s’est passé pour s’en faire consoler, mais qu’on veut encore croire ? Est-ce le début d'une histoire faite de mensonge, ou d’une histoire de foi ? Toujours est-il que, sur ce souvenir d'un croyant, une implacable odeur continuera à peser. Pour celui qui a vécu cela, la prière sera avant tout une prière du manque, une prière de l'effacement de Dieu. Il est rassurant pour lui que même le Nouveau Testament se termine par un cri.*

Il parlait de la shoah, bien sûr, mais ils résonnent si bien avec mon parcours de foi.

Au milieu de ces jours qui veulent faire un point d’étape dans la lutte contre les violences sexuelles, il convient de noter que des efforts ont été faits durant ces années, que des changements de pratique ont été opérés, nous l’avons entendu. Et c’est heureux. Mais tout n’est pas terminé. Au-delà des changements de culture qui doivent être poursuivis sans faillir, la question qui me hante maintenant c’est : que fait-on de nos paroles de personnes victimes, à quoi cela sert-il que nous ayons pris la parole ?

Comme le notait le père Thomas Poussier dans son excellente tribune[2], la tentation de tourner la page est grande dans les communautés. Les histoires des personnes victimes fatiguent ! On entend même parfois dire « on en a marre de ces histoires on veut parler du Christ » ! mais n’est-ce pas le Christ souffrant qu’on entend lorsque on prend le temps d’écouter en vérité les personnes victimes ? Comme les personnes en grande pauvreté, dont elles partagent bien souvent l’impossibilité de parler, la solitude, le silence, le déni de la capacité à être sujet, ne nous parlent-elles pas de ce Dieu qui s’est humilié et est devenu objet de dérision.

[2] La Croix, 27 mars 2025.

Nous ne sommes pas des pages que l'on tourne…

Bien sûr il n'est pas question de raconter sans cesse les horreurs que nous avons subi. D'ailleurs vient un temps où cela nous est de plus en plus difficile.

Il y a quelques temps, il a été demandé à un groupe de travail constitué d'une majorité de personnes victimes, d'écrire ce que nous apportons à l'Église. Je ne sais pas si nous sommes les mieux placées pour répondre à cette demande, mais c'est une question extrêmement intéressante qui mérite que chaque communauté, chaque groupe, chaque théologien, chaque personne cherche à y répondre.

Etienne Grieu dans son livre « *Le Dieu qui ne compte pas* » indiquait à propos des personnes en précarité : « l'urgence pastorale première c'est de chercher les chemins par lesquels les voix de ceux qui ne comptent pas puissent être appelées et entendues. »[3] On pourrait reprendre ces mots pour les personnes victimes.

Alors je vous livre pour terminer quelques-unes de mes questions.

- Qu'est-ce que cela change dans notre vie ecclésiale habituelle que des personnes victimes aient parlé ?

- Comment dans nos communautés, nos paroisses, nos familles, entendons-nous la parole des personnes victimes ? Savons-nous écouter en profondeur ce qui se cache derrière les mots, nous laisser déplacer par ce qu'elles disent ?

- Acceptons nous d'entendre leur malaise devant certaines situations dont elles perçoivent qu'elles ne sont pas ajustées ?

- À quelles conversions sommes-nous appelés dans nos manières d'être en relation les uns avec les autres, quelque soient nos missions, nos fonctions, nos états de vie ou notre genre ?

- Est-ce que cela change notre manière de prier, de lire la Parole de Dieu, de faire de la théologie ou de la catéchèse ?

- Comment habitons-nous les mots que nous disons si souvent sans bien y réfléchir : la toute-puissance de Dieu, la paternité divine ou ministérielle, la compassion, la place des pauvres ?

- Comment parlons-nous de la famille, du corps, de la sexualité, des violences sexuelles faites aux femmes et aux enfants en particulier dans les familles ?

- Quelle place dans nos communautés pour les personnes-victimes qui sont ignorées, mises à distance, et qui doivent toujours se justifier ou se conformer au modèle de la bonne victime qui pardonne et qui est résiliente, quelle place pour les plus fragiles, les plus pauvres, les non-conformes ?

[3] Etienne Grieu, *Le Dieu qui ne compte pas. A l'écoute des humiliés et des boiteux*, Paris, Ed. Salvator, 2023, p 81.

Si cela ne change rien, si la vie reprend son cours comme s'y de rien n'était, si la page se tourne, alors notre parole aura été vaine....

À l'heure où nous sommes invités à être des pèlerins de l'espérance ne baissons pas les bras, gardons courageusement le cap des changements nécessaires, ne cessons pas d'entendre les cris des plus vulnérables et des plus pauvres.

> Rejetant son manteau, Bartimée se leva d'un bond et il vint vers Jésus. S'adressant à lui, Jésus dit : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? » L'aveugle lui répondit : « Rabbouni, que je retrouve la vue ! » Jésus dit : « Va, ta foi t'a sauvé. » Aussitôt il retrouva la vue et il suivait Jésus sur le chemin.
>
> Mc 10, 50-52

Brigitte NAVAIL

31 mars 2025